

Démocratie néolibérale

La philosophe Barbara Stiegler revient sur le colloque organisé à Paris en 1938 par le penseur Walter Lippmann véritable promoteur de la pensée néolibérale.



«Il faut s'adapter»:
Sur un nouvel impératif
Barbara Stiegler

Éditions Gallimard,
336 pages, 35 francs
ISBN 978-2-072-75749-5



Alain Max Guénette

Ancien professeur de la HE-Arc,
membre de la HES-SO.
Intervenant dans les organisations.

Contrairement à ce que l'on pense généralement, le néolibéralisme n'a rien à voir avec l'idée ancienne d'un libéralisme débridé où l'État n'aurait pas son mot à dire. Au contraire, soutient Barbara Stiegler, il s'agit pour les nouveaux libéraux – autrement dit les néolibéraux – qui ont marqué la pensée libérale lors du colloque Lippmann en 1938, soit près de dix années après la grande crise économique du siècle dernier, de sortir de cette vision «naturaliste» marquée par le laisser-faire. Les néolibéraux considèrent le rôle de l'État comme étant primordial.

Ainsi, à la vision «naturaliste» marquée par le laisser-faire, B. Stiegler oppose, pour marquer le mouvement néolibéral, une vision «artificialiste». Celui-ci en appelle, en effet, «aux artifices de l'État (droit, éducation, protection sociale) afin de transformer l'espèce humaine et construire ainsi artificiellement le marché: une biopolitique en quelque sorte».

Le terme «biopolitique» – c'est-à-dire l'hybridation du politique et du biologique – a été proposé par le philosophe Michel Foucault dans ses cours au Collège de France sur le néolibéralisme à l'orée des années mille neuf cent quatre-vingt. Ce faisant, signale Stiegler, Foucault n'avait pas pris en compte le caractère «artificialiste» du phénomène, d'où l'intérêt de reprendre à nouveaux frais la réflexion sur ce sujet. À partir de la pensée de Walter Lippmann dont le maître-mot est l'adaptation, la philosophe entreprend une généalogie de l'impératif qui s'est insinué dans tous les recoins de nos institutions et de nos vies: «il faut s'adapter!».

Cette généalogie, précise-t-elle, nous conduit dans les années 1930 aux sources d'une pensée politique, puissante et structurée, qui propose un récit très articulé sur le retard de l'espèce humaine par rapport à son environnement et sur son avenir. Elle a reçu le nom de «néolibéralisme» (...). Néo, car contrairement à l'ancien libéralisme qui comptait sur

la libre régulation du marché pour stabiliser l'ordre des choses, le nouveau en appelle, rappelons-le, aux artifices de l'État.

L'auteure s'attache à mettre en perspective le point de vue de W. Lippmann qui diagnostique depuis les profonds changements apportés par la révolution industrielle «un désajustement de l'espèce humaine, ce qui le conduit à disqualifier l'intelligence des publics, réduits au statut de masses ineptes et dont il faudrait reprendre le contrôle par le haut (...)». L'intellectuel américain, journaliste et ancien diplomate notamment, considère donc qu'il convient de créer une hiérarchie entre des experts qui savent et les masses qui ne savent pas.

«Deux points de vue s'affrontent, l'un prétendant l'indépassabilité d'un gouvernement des experts et des leaders aptes à fixer un cap à atteindre, l'autre défendant l'idée que l'expérimentation démocratique ne saurait être dirigée tant elle est «buissonnante».

Tout au long des sept chapitres qui constituent l'ouvrage, B. Stiegler va mettre en vis-à-vis deux pensées évolutionnistes, celle de Walter Lippmann et, en contrepoint, celle du philosophe de la démocratie américaine John Dewey, les deux hommes ayant échangé, dialogué, disputé. Tous deux prétendent s'inscrire dans le cadre d'une pensée évolutionniste, darwinienne en l'occurrence, quoiqu'ils n'en proposent pas la même interprétation. Lippmann défend l'idée d'un gouvernement par les experts face à une masse qui n'aurait pas son mot à dire et devrait se contenter d'être conduite, incapable qu'elle

est de s'adapter pour ne pas savoir lire l'environnement social. Dewey, quant à lui, estime au contraire qu'il n'y a pas chez les êtres humains des individus actifs et d'autres passifs, mais que l'on est toujours à la fois actif et passif vis-à-vis de son environnement.

Ainsi, pour lui, les hommes et les femmes façonnent l'environnement social, sans que l'on doive penser qu'il y aurait d'un côté une masse inerte et de l'autre des leaders seuls capables de le façonner. Sur fond de théorie de l'évolution, deux points de vue s'affrontent donc, l'un prétendant l'indépassabilité d'un gouvernement des experts et des leaders aptes à fixer un cap à atteindre, l'autre défendant l'idée que l'expérimentation démocratique ne saurait être dirigée tant elle est «buissonnante», hétérogène et imprévisible pour reprendre les qualificatifs de Stiegler. Celle-ci estime du reste ce dernier point de vue davantage en phase avec l'approche de Darwin.

Selon elle, Lippmann s'inscrirait plutôt dans la ligne d'un évolutionniste à la H. Spencer où l'évolution serait dirigée vers une finalité inéluctable (Lamarck plutôt que Darwin en quelque sorte!). Sauvagement dit, d'un côté Lippmann qui exhorte à s'en remettre à des leaders, les experts, seuls aptes à lire l'environnement pour s'y adapter, et de l'autre Dewey qui en appelle à l'intelligence collective pour imaginer des formes d'adaptation créatives.

Du moment que constitue le colloque Lippmann, avec son impératif à s'adapter, se sont en effet affirmées et développées les nouvelles idées néolibérales défendues par Lippmann. Les idées ne mènent-elles pas le monde? À voir de plus près l'évolution du monde aujourd'hui dans nos démocraties néolibérales, n'est-il pas temps de réfléchir à des alternatives? B. Stiegler semble nous inviter à nous éloigner du «programme biopolitique de réadaptation de l'espèce humaine par le pouvoir des experts» et à nous tourner vers une approche autrement démocratique inspirée des idées de John Dewey. Chercher à s'appuyer sur l'intelligence collective, à tirer les bienfaits des richesses de l'interaction sociale et considérer l'individu non pas comme un atome, mais «en interaction continue avec son environnement». ■



Dictionnaire de sociologie clinique
Agnès Vandeveldt-Rougale,
Pascal Fugier (Dir.)

Éditions Érès,
702 pages, 56 francs
ISBN 978-2-749-25764-8

Description des méthodes et des questions centrales de recherche et d'intervention de la démarche clinique en sciences sociales. Les 245 notices présentées par ordre alphabétique constituent une boîte à outils conceptuels et méthodologiques, destinée notamment aux professionnels de la relation et de l'intervention.



L'Allemagne, trente ans après: 1989-2019. Hérodote. Revue (trimestrielle) de géographie et de géopolitique, n°175

Éditions La Découverte,
250 pages, 36 euros
ISBN 978-2-348-05478-5

Généralement présentée comme le modèle à suivre, qu'en est-il vraiment de l'Allemagne aujourd'hui? Voici un point complet sur le géant européen et sa prospérité économique prétendument sans faiblesses. Analyse des points forts et des points faibles de ce pays confronté à des partis d'extrême droite et anti européens.



La tyrannie des algorithmes
Miguel Benasayag
(conversation avec Régis Meyran)

Éditions Textuel,
94 pages, 24 francs
ISBN 978-2-845-97789-1

L'auteur alerte sur le risque majeur que font peser les algorithmes sur nos démocraties. Les big data sont en train de décider des orientations du monde et c'est au quotidien que la vie collective est insidieusement «prise en charge» par les machines. Signe de notre entrée dans une ère post-démocratique, précise-t-il.



Valeur et capitalisme [1/2]
Revue française de socio-économie, n°23

Éditions La Découverte,
244 pages, 41 francs
ISBN 978-2-348-05477-8

Ce dossier suit trois pistes de réflexion: liens entre les processus de détermination de la valeur et d'accumulation de profit; imbrication des processus d'évaluation des prix et de production du droit; interrogation de l'articulation de l'analyse de la valeur et du développement de critiques sociales du capitalisme.



Archéologie du silence

Retour sur une grève aux CFF au Tessin en 2008. Raison, leçon et héritage.

Pourquoi avoir fait un retour sur une grève passée?

L'idée était de se saisir de la fenêtre historique du dixième anniversaire de la grève de 2008 pour repérer et analyser les principales caractéristiques qui ont rendu l'événement possible, les formes qu'il a pris ainsi que les traces et les héritages laissés. L'intention des commanditaires était de transmettre aux nouvelles générations de travailleurs la mémoire de cette lutte. Cela supposait de reconstruire l'enchaînement des événements de 2008 en la réinscrivant dans la séquence historique des transformations internes aux CFF (fin du statut de fonctionnaire en 2000, progressive mais radicale introduction des logiques d'entreprise privée, etc.) mais aussi externes (crise économique), de comprendre le rôle de la «société civile» dans cette mobilisation exceptionnelle qui a fédéré tout un canton, d'analyser le jeu des institutions politiques et des organisations syndicales. Pour cela, nous avons notamment réalisé plus de 50 entretiens dont plus de 30 avec des travailleurs des «Officine» aux caractéristiques diverses (en termes notamment d'âge, d'ancienneté de service, de fonction). En reprenant une belle formule du philosophe Foucault, un collègue a qualifié notre travail d'«archéologie du silence». Notre intention était bien celle de donner à voir l'histoire avant tout du point de vue de ceux et celles qui l'ont faite, l'ont soutenue ou ont dû faire avec, en montrant aussi ce que cette histoire leur a fait.

Comment expliquer que cet événement exceptionnel ait pu avoir lieu?

Face à la brutalité du plan de restructuration de la direction centrale des CFF (suppression de 120 postes de travail liés au travail de manutention des locomotives qui devait être déplacé à Yverdon-les-Bains et création d'une «joint-venture» avec des entreprises privées pour le manutention des wagons de fret) et au mépris qu'elle a manifesté dans son entêtement à vouloir

Exergue 100 signes

décider seule, nombre de personnes se sont reconnues dans le rejet pur et simple de ce plan non justifié par ces ouvriers qui faisaient corps derrière des représentants extrêmement soucieux de leur légitimité.

Quels sont les enseignements que vous tirez de cette grève et quel est son héritage?

Un premier élément à retenir est que cette grève, comme toutes les grèves du reste, ne naît pas spontanément. Dans le cas des «Officine», la grève a été précédée d'un travail de mobilisation mené pendant de longues années par des délégués syndicaux sur le terrain qui y ont gagné respect et légitimité. Elle est partie «d'en bas» et a été conduite par un comité de grève élu par l'assemblée générale des ouvriers et qui faisait approuver par

celle-ci toutes les décisions et actions qu'il souhaitait entreprendre. Si la grève et les grévistes ont pu bénéficier du support matériel et logistique de certaines organisations syndicales, le mouvement a été conduit de manière autonome, et même contre les directions syndicales qui étaient (et restent) attachées au respect de la paix du travail. Cette autonomie s'est également manifestée dans la capacité collective des ouvriers à s'affirmer comme un interlocuteur légitime dans le cadre des négociations engageant le futur du site et capable de produire un discours expert et indépendant, contradictoire à celui de la direction. Et continuer à faire pendant plus de dix ans la démonstration de cette capacité en maintenant une pression constante sur la direction n'est pas le moindre des succès des ouvriers et a permis de ralentir le désengagement des CFF sur le site de Bellinzona. La grève des ouvriers des «Officine» a non seulement permis de catalyser nombre de mécontentements sur le moment mais aussi d'unir le salariat en démontrant sa capacité à contester aux directions le monopole des décisions touchant à l'organisation de la production. Parce qu'il peut permettre, chez les acteurs directs de la lutte mais pas seulement, une prise de conscience de cette capacité collective d'argumentation et de négociation indépendante de ceux qui prétendent en avoir le monopole (directions d'entreprise mais aussi de partis politiques ou de syndicats), nous avons proposé d'envisager ce conflit comme une «grève d'émancipation». ■

Propos recueillis par Alain Max Guénette.

Maël Dif-Pradalier

Sociologue, professeur à la HETS de Fribourg.

Angelica Lepori

Enseignante chercheuse senior à la SUPSI

Agnese Strozzeza

Collaboratrice scientifique à la SUPSI

2008: A. Strozzeza, Master en sciences sociales, Uni de Lausanne.

2009: M. Dif-Pradalier, thèse de doctorat, Uni de Bordeaux.

2011: A. Lepori, «Una cultura sindacale dal basso»

2011: A. Lepori, «Officina donna: l'altra metà della resistenza», avec Anita Testa Mader

2012: M. Dif-Pradalier, Figures de salariés CFTC en lutte, avec F. Reix



Qui erano tutti ferrovieri:

Lo sciopero dell'Officina FFS di Bellinzona nel 2008

Maël Dif-Pradalier, Angelica Lepori, Agnese Strozzeza

Éditions Casagrande, 134 pages, 25 francs

ISBN 978-8-877-13852-1

Trimeurs

Cet ouvrage collectif propose un inventaire des enquêtes ouvrières à l'échelle européenne. Regroupant en tout vingt-sept chapitres, il est divisé en trois grandes parties intitulées: Les moments, Configurations d'enquête, et Démarches d'enquête.

La première partie (neuf chapitres) indique trois moments historiques où l'enquête ouvrière s'impose dans le débat public européen, une première période autour de 1840 (où l'on retrouve par ex. Louis-René Villermé en France et Friedrich Engels en Grande-Bretagne), une

deuxième au tournant des XIXe et XXe siècles et une troisième autour des années 1950 et 60. La deuxième partie (onze chapitres) met en avant les focales des enquêtes (par ex. enquêtes féministes, enquêtes sur les grèves, sur le sans-travail...), ainsi que les qualités des enquêteurs (sociologues, médecins du travail, romanciers, ouvriers, inspecteurs du travail...). La troisième et dernière partie (sept chapitres) éclairent les différentes démarches d'enquête à travers le temps: leurs raisons et leurs objets.

«L'ouvrage propose ainsi un étonnant voyage à ses lecteurs s'il leur fait parcou-

rir l'Europe en tous sens, il les dépayse en les conduisant de la Vienne impériale aux taudis de Manchester et des cités minières de Borinage jusqu'aux usines Mirafiori de Turin. Il revisite aussi des figures illustres des sciences sociales – Engels, Le Play, Weber ou Halbwachs –, les faisant voisiner avec des artistes, Zola et les écrivains naturalistes ou les cinéastes autour de Chris Marker autant qu'avec des collectifs soudés par un engagement, des jocistes de Belgique et de France aux militants révolutionnaires français et italiens des années 68.» ■

Par Alain Max Guénette



Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine
Éric Geerkens, Nicolas Hatsfeld, Isabelle Lespinet-Moret, Xavier Vigna (Dir.)

Éditions La Découverte, 450 pages, 46 francs

ISBN 978-2-707-19984-3



Le dictionnaire des Maladies du business
Olivier Kennedy, Martin Künzi

Éditions Slatkine,
188 pages, 19 francs
ISBN 978-2-832-10947-2

En comparant les entreprises modernes au corps humain, cet ouvrage offre un regard caustique sur les maux des entreprises, invitant à les identifier pour trouver un traitement adéquat. Une soixantaine de syndromes sont répertoriées répondant à sept systèmes (nerveux, endocrinien, cardiovasculaire, osseux, etc.).



La représentation du personnel à l'épreuve de la santé au travail
Johan Petit, Bernard Dugué, Loïc Lerouge (Dir.)

Éditions L'Harmattan,
220 pages, 40 euros
ISBN 978-2-343-17775-5

La réforme du droit du travail en France a profondément redessiné le droit de la représentation du personnel. Cet ouvrage propose un bilan du fonctionnement des nouveaux dispositifs au regard de la représentation du personnel en santé au travail. Impacts de cette reconfiguration sur les politiques de santé au travail.



Baise ton prochain: Une histoire souterraine du capitalisme
Dany-Robert Dufour

Éditions Actes Sud,
180 pages, 28 francs
ISBN 978-2-330-12741-1

Philosophe et médecin, B. de Mandeville publie en 1714 ses Recherches sur l'origine de la vertu morale, en complément de sa célèbre Fable des abeilles. Cet écrit est vu ici comme le logiciel caché du capitalisme, son idée – confier le destin du monde aux pervers! – ayant infusé toute la pensée économique libérale moderne.



Entretiens 1968-2008
Jean Baudrillard

Éditions des P.U.F.,
422 pages, 38 francs
ISBN 978-2-130-81794-9

Jean Baudrillard (1929-2007) a été un théoricien de la société contemporaine. L'ouvrage regroupe une sélection d'entretiens couvrant la durée entière de sa carrière où il déploie les interprétations les plus déconcertantes et les analyses les plus provocantes sur les différents sujets à propos desquels on l'interrogeait.